

Veillée chez Antoinette Bourgeois *An Evening with Antoinette Bourgeois*

Robert B. Perreault

Volume 16, 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1051325ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1051325ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perreault, R. B. (2018). Veillée chez Antoinette Bourgeois. *Rabaska*, 16, 63–76.
<https://doi.org/10.7202/1051325ar>

Résumé de l'article

Antoinette Bourgeois (1902-1991), fille du photographe franco-américain Ulric Bourgeois (1874-1963) de Manchester au New-Hampshire, et la dernière survivante de sa famille, raconte ses souvenirs en 1978. Elle parle de son père, reconnu pour ses photos du Québec rural et de Manchester. Grâce à celui-ci, elle a pu rencontrer Charlie Lambert, surnommé l'ermite du Mosquito Pond dans les bois près de Manchester, ainsi que le prêtre-écrivain Henri d'Arles, un client de son père. Lorsque la soeur cadette d'Antoinette, Irène Bourgeois, tomba victime de la polio, c'est au frère André qu'elle a eu recours pour sa guérison. Par la suite, Antoinette entra la vie religieuse chez les Soeurs de Sainte Jeanne d'Arc de Sillery, Québec, sous le nom de soeur Céline. Par conséquent, elle a pu connaître des membres du clergé franco-américain du Rhode-Island, partisans d'un côté ou de l'autre du mouvement Sentinelliste. Elle rencontra également Marie-Rose Ferron, surnommée la Petite Rose, stigmatisée de Woonsocket au Rhode-Island. Enfin, après vingt ans de vie religieuse, Antoinette retourna dans sa famille pour s'occuper de ses parents jusqu'à leur décès.

Terrains

Veillée chez Antoinette Bourgeois¹

ROBERT B. PERREAULT

Saint Anselm College, Manchester, New-Hampshire



Antoinette Bourgeois chez elle à Manchester au New-Hampshire

On note, à gauche sur le piano dans le salon, le buste d'Ulric Bourgeois en silhouette.

Photo : Gary Samson, 1981

Faisons un retour dans le passé, précisément en 1978. Nous sommes chez Antoinette Bourgeois, fille de l'artiste-photographe franco-américain, Ulric Bourgeois (1874-1963). L'aînée de quatre enfants et dernière survivante d'une famille reconnue pour sa vénération de la culture, elle vit seule, entourée de l'héritage artistique que lui ont légué les siens.

1. Cet essai ressort indirectement d'un projet de recherche photographique sur la ville de Manchester au New-Hampshire auquel j'ai collaboré entre 1977 et 1982. Au cours de ma recherche au sujet du photographe Ulric Bourgeois, j'ai découvert par hasard que sa fille Antoinette avait elle-même vécu une vie fort intéressante qui valait bien la peine d'être racontée. En voici donc le résultat.

En traversant le seuil de sa demeure à Manchester au New-Hampshire, on ressent tout de suite l'ambiance d'un musée. Un piano à queue en acajou, sur lequel repose un buste du chef de la famille, occupe la moitié du salon. Malgré le fait que personne n'en ait joué depuis assez longtemps, le piano est toujours d'accord et reluisant, sans poussière. Ailleurs, une bibliothèque est remplie de livres d'art et de musique qui remontent à une époque lointaine. De nombreuses photographies de haute qualité, ainsi que plusieurs reliefs en bois sculpté, ornent les murs. Et dans la chambre à coucher, un lampion brûle jour et nuit en hommage à Saint Joseph devant sa statue.

Sur le visage d'Antoinette, un sourire constant reflète l'esprit d'une dame qui jouit énormément de la vie et qui sait accepter les peines aussi bien que les joies. Elle a beaucoup vu et beaucoup vécu pendant ses soixante-seize années. Si elle continue de maintenir sa volonté forte et son état d'âme actuel, elle pourrait facilement atteindre un âge encore plus avancé.



Vue à vol d'oiseau des filatures de la compagnie Amoskeag
avec, au-delà, l'église Sainte-Marie entourée des maisons
du « Petit Canada » de Manchester
Photo : Ulric Bourgeois, 1925

Ulric Bourgeois

Lorsqu'elle parle de son enfance, Antoinette ne peut s'empêcher de raconter l'histoire de son père, « un gentilhomme et un grand artiste ». Originaire du

comté de Brome, Québec, où il fut élevé aux bords de la rivière Yamaska au centre du petit village anglophone et loyaliste de Fulford, mais issu d'une famille francophone, Ulric Bourgeois possédait un double avantage : la connaissance du français et celle de l'anglais. De plus, selon Antoinette, « Papa était doué d'un œil très sensible à tout ce qu'il y avait de beau dans le monde. »

À l'âge de onze ans, Ulric Bourgeois reçut des mains du docteur Pagé, médecin de la région, son premier appareil photographique. Plus tard, il obtint un emploi au studio Éthier de Waterloo, Québec, où il se perfectionna dans son art. C'est aussi à Waterloo qu'il fit la connaissance d'une jeune fille de Valcourt, Lucie Laverdure, qu'il épousera par la suite.

Vers l'an 1900, à peine âgés de vingt-cinq ans, les jeunes mariés suivirent le courant d'émigration vers la Nouvelle-Angleterre. Ulric Bourgeois, à la différence de nombreux émigrés québécois, n'était pas obligé de peiner dans les filatures ou autre industrie pendant des années ou même des décennies, puisqu'il pouvait profiter de son bilinguisme et de ses talents photographiques. Il s'intégra donc assez rapidement à la vie quotidienne de sa ville d'adoption, Manchester au New-Hampshire, où il habitait près de l'église Saint-Augustin, la plus ancienne parmi les huit paroisses franco-américaines de l'endroit.

Au moment de la naissance de sa fille aînée, Antoinette, en 1902, Ulric venait de fonder un département de photographie au grand magasin John B. Varick, rue Elm, voie principale du centre-ville. Cependant, au lieu de faire venir les clients à son studio tel que le faisaient ses contemporains, Ulric se rendait toujours chez les gens pour pouvoir les photographier dans leur milieu habituel. « Papa aimait poser les gens de façon naturelle, avec un sourire, pour montrer qu'ils s'amuse. »

Outre les portraits, Ulric expérimenta d'autres genres de photographie : des scènes de ville, dont plusieurs furent publiées comme cartes postales par le magasin Varick ainsi que par la Chambre de commerce de Manchester ; des illustrations pour livres et brochures de Manchester ; des photos techniques pour les ingénieurs de compagnies de construction, d'électricité, de gaz, etcétera ; des images *post mortem* pour le bureau du coroner. Il développa aussi très rapidement les radiographies pour les médecins et les hôpitaux qui en avaient besoin le plus tôt possible.

« Le plus grand plaisir pour mon père », selon Antoinette, « c'était de partir tout seul le dimanche après-midi pour photographier la nature ».

Une fois, Ulric s'était éloigné dans la forêt au sud-est de la ville près du Mosquito Pond, appelé aujourd'hui Crystal Lake. Là, il aperçut un homme assez âgé aux grands cheveux blancs et à la barbe blanche. C'était Charlie Lambert, mieux connu par son sobriquet « l'ermite du Mosquito Pond », un émigré d'Angleterre qui vécut dans la forêt locale pendant près de soixante-dix



Autoportrait du photographe avec son ami, l'ermite Charlie Lambert

Photo : Ulric Bourgeois, vers 1905

ans à partir des années 1840. Ulric, toujours sensible à la beauté et, en ce cas, à la beauté de la nature humaine, voyait en cet homme un sujet extraordinaire à photographier. Pendant plusieurs années, jusqu'à ce que le vieillard soit forcé, à cause de sa santé, d'entrer dans un foyer pour hommes âgés en 1912, pour y mourir en 1914 à l'âge de quatre-vingt-onze ans, le jeune photographe créa au moins cent cinquante images de son ami en train de manger, de bûcher du bois, de cultiver son jardin, de pêcher, de lire, de prier, de se reposer et ainsi de suite.

Un jour, Ulric réussit à convaincre l'ermite de revenir à la civilisation en l'invitant chez lui. À cette époque, Antoinette n'avait que cinq ou six ans, mais le souvenir de ce visiteur étrange demeure vif dans son esprit :

Je le vois encore, debout dans la porte de la cuisine. Il me paraissait si grand. Il avait la peau toute grillée et craquée à force de vivre dehors pendant si longtemps. Puis crotté ! Il sentait si mauvais ! Moi, j'en avais peur. Tout à coup, il m'a regardé, puis il s'est mis à chanter : « *Oh cruel Betsy Baker ...* ». Mon

père m'a dit que Charlie avait composé cette chanson lui-même à propos d'une femme qu'il devait marier, mais elle l'avait laissé pour un autre. C'est à cause de cette peine qu'il s'était retiré dans les bois.



**Autoportrait du photographe avec son épouse,
Lucie, et leurs filles, en visite au Québec**
De gauche à droite : Irène, Antoinette et Lucienne.
Photo : Ulric Bourgeois, vers 1912

À part Antoinette, Ulric et Lucie Bourgeois eurent trois autres enfants : Lucienne, Irène et Albert. Ulric aimait beaucoup les enfants en général, et il se servait souvent des siens comme modèles photographiques pour créer des annonces publicitaires pour les marchandises d'enfants que l'on vendait chez Varick. Il employait aussi des scènes de la vie quotidienne à Manchester pour illustrer ses annonces. Un jour, il alla au Nutt's Pond pour photographier des gens quelconques en train de se baigner. Lorsqu'on plaça cette photo dans la vitrine chez Varick pour annoncer une vente de maillots de bain, une dame qui passait devant le magasin y reconnut son mari assis sur la plage avec une « autre femme ». Inutile de raconter la suite.

Souvent, en visite avec sa famille chez ses parents à Fulford et chez ses beaux-parents à Valcourt, Ulric photographiait des scènes de vie rurale et de travail agricole. Si l'on juxtapose ces images à celles qu'il créait de la vie

urbaine à Manchester, cela donne un portrait plus complet de l'expérience des émigrés québécois vue à travers la lentille d'un des leurs².

Henri d'Arles

Ayant terminé ses études chez les religieuses de Jésus-Marie à l'Académie Notre-Dame de Manchester, Antoinette entra à l'emploi du magasin Varick pour assister son père dans la chambre noire, ce qui lui permit de connaître les clients de son père. Parmi ceux-ci, figura l'abbé Henri Beaudé³, mieux connu sous le pseudonyme « Henri d'Arles », géant de la littérature franco-américaine et québécoise de son vivant, mais presque oublié de nos jours, sauf chez les spécialistes. À la suite du couronnement par l'Académie française de sa reconstitution de l'ouvrage d'Édouard Richard, *Acadie*⁴, Henri d'Arles demanda à Ulric Bourgeois de le photographier. Selon Antoinette :

Papa, il dit : « Fais un paquet pour le père Beaudé, attaché avec une boucle avec deux nœuds ». Quand on voyait arriver le père Henri d'Arles, l'abbé Beaudé, on savait qu'on était pour avoir un trou dans le panier. Il faisait des dettes. Par exemple, il achetait à crédit tout le temps, puis il ne payait pas. Il payait « avec le bon Dieu ». Alors mon Henri d'Arles prend son paquet, puis il se passe le petit doigt dans les deux loupes. Il portait ça bien précieusement, avec sa canne dans sa main gauche.

Selon Antoinette, son père envoyait toujours la facture au « bon Dieu » terrestre d'Henri d'Arles, soit son cousin, monseigneur Louis-Joseph-Antoine Doucet, curé de la paroisse Saint-Antoine-de-Padoue. Toutefois, Antoinette voyait aussi le côté positif de l'abbé :

Il était très aimable. C'est un homme qui était doux. Il était très bon pour les pauvres. Il quêta toutes sortes d'affaires, du beau linge, puis il allait porter ça aux familles. Il parlait très bien son français, Henri d'Arles. Il avait un beau langage. Je savais qu'il écrivait beaucoup. Il a écrit sur l'Eucharistie⁵, et c'est de toute beauté, ça.

Le frère André

Le lampion mentionné ci-haut, qui brûle vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans la chambre d'Antoinette, représente une dévotion assez spéciale chez la

2. Pierre Anctil, Gary Samson et Robert B. Perreault, « Du Québec à la Nouvelle-Angleterre », *Le Magazine Ovo*, Montréal, vol. 12, n° 46, 1982.

3. Né Henri Beaudet à Arthabaska, Québec, en 1870 et décédé à Rome en 1930. Voir Adolphe Robert, *Henri d'Arles : étude critique* (plaquette reproduite d'après *Le Canada français*, Québec, n° de janvier, février et mars 1943) ; sœur Marie-Amabilis, c.s.c. (Irène Parenteau), « Henri d'Arles, styliste », Thèse de M.A., Université de Montréal, 1960.

4. Henri d'Arles, *Acadie*, Québec, Typ. J.-A.K.-Laflamme, et Boston, Marlier, 1916-1921, 3 vol.

5. *Le Mystère de l'Eucharistie*, Québec, Typ. Laflamme & Proulx, 1915.



Henri d'Arles, écrivain, lauréat de l'Académie française

Photo : Ulric Bourgeois, vers 1922

famille Bourgeois. À l'âge de douze ans, Irène, une des deux sœurs cadettes d'Antoinette, attrapa la polio. Malgré les traitements et les médicaments qu'elle reçut, elle était obligée de marcher à l'aide de béquilles. Très pieuse et d'une grande foi, elle fit un pèlerinage à Montréal avec un oncle et une tante de cette ville, où elle rencontra personnellement le frère André. Le frère André lui a dit :

« Tu guériras pas tout de suite, mais ça va venir, tu vas voir ». Puis il lui a donné de l'huile. Il dit : « Quand ça fera bien mal, frotte-toi avec de l'huile, puis prie saint Joseph ». Et puis, un jour, elle était à l'église Saint-Augustin avec Marie Côté. Puis Irène s'en va devant la statue de Saint Joseph, puis elle a prié devant le maître-autel. Puis elle a mis ses deux béquilles sur les marches de l'autel, puis elle s'est levée comme ça. Puis elle dit : « Regarde, Marie ! » Elle a fait un pas, deux pas, trois pas. Marie portait ses béquilles. Quand elle est sortie de l'église, elle a repris ses béquilles sur la rue. Elle avait peur de trébucher. Puis quand elle est arrivée dans la cour chez nous, on avait quatre poteaux, puis il y avait des cordes à linge. Puis moi j'étudiais, puis j'étais en train de manger une pomme, puis je me mets à regarder. J'ai dit : « Maman, venez voir Irène. Elle marche ! » Elle dit : « Non ! » J'ai dit : « Oui ! » Elle avait pris une corde, puis l'autre corde, puis l'autre corde, puis l'autre corde. Il y avait une douzaine de cordes. Au bout, elle laisse aller la douzième, puis elle se met à crier : « Maman,

maman ! » On est sorties toutes les deux. On pleurait, ni plus ni moins. Elle a jamais repris ses béquilles. Alors quand ma tante est revenue, maman a envoyé les béquilles [à Montréal]. Le frère André l'a guérie.

Antoinette raconte cette histoire avec autant d'émotion, comme si cet événement s'était passé la semaine précédente. En parlant du frère André, elle s'exprime ainsi :

Il compterait, pour moi, pour la spiritualité du Québec. Ça montre que ses ancêtres devaient être très bons. Ce sont nos parents qui nous donnent les qualités comme on dit. Mais, comme on est élevé, on pousse. Alors il a dû être bien élevé par ses parents. Il a dû être élevé dans la prière, dans la foi intense. C'est pas qu'il était très instruit. Il était simple portier. Il a été portier pour vingt ans, si pas plus. Le frère André était très simple, d'une simplicité d'enfant. Il avait beaucoup de foi. Il avait un charisme. Il guérissait les maux. Il disait que c'était pas lui, c'était saint Joseph qui guérissait.

Irène Bourgeois n'était pas la seule à connaître une telle expérience physique et spirituelle. Dans sa jeunesse, Antoinette eut sa propre maladie. Parfois, elle respirait avec difficulté et son médecin croyait qu'elle était prédisposée à la tuberculose. Ce fut à l'époque où la cause de Thérèse Martin de Lisieux, elle-même frappée mortellement par cette maladie, était à Rome. Or, pendant une nuit, Antoinette se réveilla avec beaucoup de douleur à la poitrine. Elle invoqua donc la future sainte : « Thérèse, si tu es vraiment une sainte, guéris-moi. » Peu après, elle cessa de sentir toute douleur aux poumons pour ne jamais plus en ressentir.

À la suite de cette guérison, soit en 1922, Antoinette prit la décision de quitter sa famille pour entrer chez les sœurs de Sainte Jeanne d'Arc à Sillery, Québec, le seul ordre de religieuses à être fondé en Franco-Américanie, c'est-à-dire à Worcester au Massachusetts en 1914⁶. Le but principal de cet ordre, selon Antoinette, est « la sanctification des prêtres, puis le travail manuel pour les prêtres ». En religion, Antoinette s'appela sœur Céline du Sacré-Cœur.

Céline était le nom de la sœur de Thérèse de Lisieux. C'est une promesse que j'avais faite à Thérèse pour ma guérison. Mais puisqu'il y avait déjà une sœur Thérèse dans la communauté, j'ai pris le nom de sœur Céline.

Comme jeune religieuse à la foi ardente et d'une persévérance exemplaire, sœur Céline commença une longue série de croisades en faveur du *Lys*, une revue publiée par les sœurs de Sainte Jeanne d'Arc. Avec d'autres religieuses, elle allait de porte en porte pour le bien spirituel du peuple et pour encourager les gens à s'abonner au *Lys* afin de faire connaître les œuvres de sa communauté. Sa première croisade eut lieu à Lévis, Québec, où elle

6. P. Yvon Le Floc'h, a.a., *Origine de la congrégation des sœurs de Sainte Jeanne d'Arc*, Sillery, Québec, Maison-Mère, 1964.

parcourut la ville entière à pied dans l'espace de quinze jours. Peu après, la Maison-Mère l'envoya en Nouvelle-Angleterre où, au cours des années, elle fit la croisade du *Lys* chez les Franco-Américains dans plusieurs villes et villages du Massachusetts et du Rhode-Island. Là où il y avait un presbytère sous les soins des sœurs de Sainte Jeanne d'Arc, elle y logeait. Ailleurs, elle demeurait dans une famille, d'habitude chez les parents d'un autre membre de sa communauté.

Le mouvement sentinelliste

À l'époque du mouvement sentinelliste⁷ dans le Rhode-Island, sœur Céline se trouva en plein milieu de cette crise, puisqu'elle logea dans quelques presbytères où les prêtres étaient soit sentinellistes, soit anti-sentinellistes. Il s'agissait d'une lutte menée par le juge Elphège-J. Daignault, directeur du journal *La Sentinelle* de Woonsocket et ses partisans, contre monseigneur William Hickey, évêque de Providence. Celui-ci lança parmi les paroisses du diocèse une campagne de financement destinée à la construction d'écoles diocésaines où, selon les sentinellistes, l'enseignement de la langue française serait limité ou complètement absent. La querelle a donc opposé des Franco-Américains champions de la langue française non seulement contre l'évêque et le clergé irlandais-américain, mais aussi contre d'autres Franco-Américains modérés qui plaçaient l'autorité épiscopale au-dessus de leur fidélité à leur langue et à leur culture. En fin de compte, le Vatican plaça *La Sentinelle* à son *Index librorum prohibitorum* et excommunia soixante-deux sentinellistes laïcs pour avoir signé une pétition favorisant la poursuite légale de l'évêque devant le tribunal du Rhode-Island. De plus, certains curés qui sympathisaient ouvertement avec les sentinellistes perdirent leurs paroisses, tandis que les vicaires partisans de cette cause subirent diverses punitions moins graves.

Un demi-siècle plus tard, Antoinette exprime les sentiments personnels suivants à propos du clergé irlandais-américain et franco-américain anti-sentinelliste : « J'étais à Woonsocket du temps de *La Sentinelle*. C'est un journal qui parlait toujours du prêtre. C'était la critique du prêtre. » Sans doute, le prêtre le plus anti-sentinelliste devait être monseigneur Charles Dauray, curé de la paroisse du Précieux-Sang. « Je l'ai connu, monseigneur Dauray. C'était un homme très aimable, un homme doux. »

En revanche, malgré son penchant anti-sentinelliste, Antoinette garde un bon souvenir de l'abbé W.-Achille Prince, curé de Saint-Louis-de-Gonzague,

7. Pour deux perspectives opposées de cette querelle, qui eut des retombées par toute la Nouvelle-Angleterre et même jusqu'au Québec, voir J.-Albert Foisy, *Histoire de l'Agitation Sentinelliste dans la Nouvelle-Angleterre 1925-1928*, Woonsocket, Rhode-Island, La Tribune Publishing Co., 1928 ; Elphège-J. Daignault, *Le Vrai Mouvement Sentinelliste en Nouvelle-Angleterre 1923-1929 et l'Affaire du Rhode Island*, Montréal, Les Éditions du Zodiaque, 1936.

chez qui elle logea aussi, mais qui perdit sa cure à cause de ses sentiments pro-sentinellistes. « J'ai connu le père Prince. C'est un saint, ça. » Et elle partage une opinion encore plus forte lorsqu'il s'agit d'un autre curé pro-sentinelliste, l'abbé Joseph-Hormidas Béland :

J'ai connu le curé Béland, un saint homme, curé de la paroisse du Sacré-Cœur de Central-Falls. S'il était bon, ce prêtre-là ! On peut pas demander mieux. Puis, il a eu la malchance de tomber avec *La Sentinelle*. Je le sais pas comment ça se fait. Il a été démis tout de suite de sa cure. Et puis toute la paroisse l'attendait dehors. Ensuite, il s'est en allé dans un appartement. On allait le visiter. On faisait sa buanderie. Il avait le droit de dire sa messe dans sa maison. Puis, il est mort là.

Lorsqu'elle parle de ces deux curés, Antoinette semble à la fois les louer et défendre leurs actions, les appelant « des grands apôtres du Sacré-Cœur, ni plus, ni moins », pour ensuite dire : « Ils sont humains. C'est une faiblesse comme n'importe. » Elle se souvient également de l'ambiance qui régnait dans le Rhode-Island après l'excommunication des sentinellistes.

Il y avait une froideur. Quand on sait qu'une chose est pas bien, on n'est pas à l'aise. Le monde était pas à l'aise. On sentait qu'on a une peur. Puis tout chacun priait les uns pour les autres. L'Église avait parlé, alors fallait se soumettre. Plusieurs à Central-Falls, puis à Woonsocket, tous les dimanches, il y avait des excommuniés qui venaient à l'autel, puis faire amende honorable.



Marie-Rose Ferron portant le stigmate de la couronne d'épines

Source : romancatholicheroes.blogspot.com/2009/11/marie-rose-ferron-little-rose

Marie-Rose Ferron

À l'époque du mouvement sentinelliste, Marie-Rose Ferron⁸, stigmatisée

8. Onésime-A. Boyer, *Couronnée d'épines. Marie-Rose Ferron (1902-1936) surnommée « la Petite Rose », la stigmatisée de Woonsocket, R.I.*, Montréal, publié par l'auteur, 1941 ; Jeanne Savard-Bonin, *Une stigmatisée. Marie-Rose Ferron. 1902-1936*, Montréal, Éditions Paulines, et Paris, Médias-paul, 1987.

de Woonsocket, commençait à devenir célèbre. Parce que l'authenticité de cette question était alors, et demeure toujours, un point discuté, le père Marie-Clément Staub, a.a.⁹, fondateur et directeur des sœurs de Sainte Jeanne d'Arc, avait défendu aux religieuses de rendre visite à « la petite Rose ». Cependant, puisqu'elle faisait la croisade du *Lys* à Woonsocket, sœur Céline reçut la permission d'aller chez les Ferron, accompagnée par la supérieure locale de sa communauté. Antoinette décrit la scène à partir du moment où la mère de Rose les a reçues :

On est passées par la cuisine, puis c'était marqué : « Mademoiselle Rose ne reçoit pas aujourd'hui. » Alors, j'ai commencé tout bonnement : « Je suis pas venue pour voir Rose. » J'ai commencé par dire : « Vous connaissez les sœurs de Sainte Jeanne d'Arc, alors vous savez que nous avons notre revue, le *Lys*, alors je viens pour voir si vous aimeriez renouveler votre abonnement. » Puis, j'ai dit : « Vous avez votre petite Rose. Peut-être que ça serait une bonne occasion de demander à sainte Jeanne sa guérison. » Elle [la mère de Rose] dit : « Aimeriez-vous la voir ? » Elle dit : « Aujourd'hui, on peut pas recevoir. C'est la journée de ses traitements. Mais pour vous, vu que vous êtes religieuses, vous pourrez la voir. » On a visité sa chambre. Elle avait un tas de statues. Tous les saints du paradis devaient être là. Quand j'y suis allée, elle a dit : « Oh, quelle belle journée que j'ai aujourd'hui ! Ce matin, j'ai vu les sœurs du Précieux-Sang, puis cet après-midi, les sœurs de Sainte Jeanne d'Arc ». Et puis, elle avait un bandeau sur le front et une espèce de voilette, puis son cou était tout bandé, tel qu'on la voit sur des images. Et puis, elle avait des petites planches qui soutenaient à partir du coude, allant à la naissance des doigts. Puis ça, c'étaient bourrées, ces petites planches-là. C'étaient pour quand le doigt tombe, que les ongles lui rentraient pas dans la chair. Alors, tout en parlant – on parlait de l'Archiconfrérie de prière et de pénitence – tout d'un coup elle est tombée en extase. Elle avait les yeux bien fermés. Puis j'étais assise à sa droite, à côté du lit, puis c'est à moi qu'elle parlait. Puis elle s'est mis les deux bras en croix puis elle m'a donné un fameux coup sur mon bras gauche, que j'en ai vu des étoiles ! Je sens encore le coup de planche ! C'est pas son bras qui m'a frappée, c'est sa planche. Alors, sa mère a dit : « Vous savez là, ça peut durer une semaine, ça peut durer trois jours. » C'était tout près de la fête de l'Ascension. Alors d'ordinaire, elle a des extases pour la fête de l'Ascension, Mais, on n'est pas restées longtemps après ça.

Tandis que sœur Céline usait les semelles des chaussures « Oxford » que sa mère lui avait données pour parcourir les villes de la Nouvelle-Angleterre au nom des sœurs de Sainte Jeanne d'Arc, la famille Bourgeois était en train de mouler sa nouvelle contribution au monde de l'art et de la culture : l'autre sœur cadette d'Antoinette, Lucienne, la musicienne. Celle-ci étudia d'abord

9. Claire Quintal, *Héraut de l'Amour. Biographie du père Marie-Clément Staub, A.A., apôtre du Sacré-Cœur et fondateur des sœurs de Sainte Jeanne d'Arc (1876-1936)*, Sainte-Foy, Québec, Éditions Anne Sigier, 1989.

le piano chez les religieuses de Jésus-Marie à l'Académie Notre-Dame de Manchester. À l'âge de seize ans, elle reçut son premier diplôme en musique de cette institution, le « Premier degré de cours de Paris ». Elle fut la première étudiante des religieuses de Jésus-Marie à mériter cet honneur. Plus tard, elle fit des études avancées à Philadelphie, au Combs College, qui lui confia un diplôme de professeure de musique. À part le piano, sa concentration principale, elle apprit à jouer de l'orgue, du violon et de la harpe. Lucienne avait son studio chez ses parents, où elle donna des leçons privées. De plus, nombre d'orchestres symphoniques de partout en Nouvelle-Angleterre l'invitèrent soit comme soliste, soit comme accompagnatrice. Elle donna également des concerts à la radio. Elle resta toujours célibataire.

Ce ne fut pas le cas des autres enfants Bourgeois, Irène et Albert, qui travaillèrent à divers emplois, y compris comme assistants de leur père. Assez tard dans la vie, Irène épousa Joseph Laflamme, autrefois de Nashua au New-Hampshire. Celui-ci, un ancien frère du Sacré-Cœur, frère Joseph-Henri en religion, figurait parmi les dix-sept missionnaires en voyage vers le Basutoland – aujourd'hui le Lesotho – en Afrique du Sud à bord du vaisseau égyptien neutre *Zam-Zam*, qui fut canonné par les Allemands durant la Deuxième Guerre mondiale¹⁰. Ceux-ci emprisonnèrent les missionnaires pendant quatre ans.

Retour à la vie laïque

Au début des années 1940, Ulric et Lucie Bourgeois étaient déjà sexagénaires avancés. De bonne santé et se passionnant toujours pour l'art photographique, Ulric n'avait aucun désir de prendre sa retraite. Ne travaillant plus au magasin Varick, il avait un studio privé. Comme grand artiste constamment à la recherche de nouveaux horizons, il cultiva un autre talent, soit celui de la sculpture sur bois.

En revanche, Lucie Bourgeois, frappée de maladie, s'affaiblissait chaque année. Un jour, elle rendit visite à sa fille aînée, sœur Céline, qui habitait maintenant le couvent des sœurs de Sainte Jeanne d'Arc au Saint Anselm College à Manchester, sous la direction des Bénédictins. Lucie lui expliqua qu'elle avait besoin d'aide à cause de sa mauvaise santé. Antoinette raconte comment, malgré l'énorme bonheur dont elle jouissait dans la vie religieuse depuis une vingtaine d'années, elle dut faire le plus grand sacrifice de sa vie :

Ah ! Si j'ai été heureuse, oui, très heureuse. Mais quand ma mère est venue à Saint-Anselme, c'est parce que mes parents avaient besoin. J'ai dit : « Maman, l'Église n'est pas si bête », et ma mère n'a pas compris. J'ai pas dit que j'aimais ma vie religieuse pour pas lui faire de peine. Et puis, j'ai prié devant l'autel, puis

10. Pour l'histoire complète de ce drame de guerre, voir Eugène Nadeau, o.m.i., *La Perle au fond du gouffre*, Montréal, Fides, 1947.

j'ai dit : « Seigneur, est-ce que c'est ce sacrifice-là que vous me demandez ? Mais je vous l'offre. » J'ai appelé l'évêché, puis j'ai conté mon cas à l'évêque, monseigneur Brady. Puis il dit : « Il y a des enfants qui ont deux vocations. Je le crois avec tout mon cœur que vous en avez deux. ». J'ai dit : « Je pense, monseigneur, que je laisse Dieu pour Dieu. »

Par conséquent, sœur Céline redevint Antoinette Bourgeois, pour retourner au sein de sa famille. En dépit de son sacrifice, elle se sentait à l'aise, sachant à qui elle appartenait maintenant. De plus, elle garda toujours contact avec son ancienne communauté, tout en retenant son vœu de chasteté.



Ulric Bourgeois, sculpteur sur bois à l'âge de 87 ans
 taillant un bas-relief intitulé « Dieu le Père »
 Photo : *Manchester Union Leader*, 1961

Quelques années plus tard, Ulric et Lucie Bourgeois célébrèrent leur cinquantenaire de mariage. Peu après, soit en 1950, Ulric perdit son épouse, et les enfants, leur mère. L'artiste de la photographie prit définitivement sa retraite pour le pur plaisir de se dévouer entièrement à la sculpture sur bois. Parfois, il choisissait ses sujets parmi les milliers de photos qu'il avait prises au cours de sa longue carrière, par exemple, un haut-relief de Charlie Lambert, l'ermite. Au moment de son décès en 1963, il laissa inachevé un relief d'inspiration religieuse : la sainte Famille se reposant au pied du Sphinx en

Égypte. Cette œuvre occupe une place parmi les autres sculptures sur bois qu'Antoinette conserve précieusement chez elle.

Forte de caractère, Antoinette dut subir une épreuve après l'autre sans en être complètement ébranlée, car elle devait non seulement voir disparaître ses parents, mais dans l'espace des dix années qui suivirent, elle vit s'éteindre aussi ses deux sœurs et son frère.

Vivant seule, elle est néanmoins heureuse, grâce à son attitude optimiste et à sa grande foi. De plus, elle est entourée des souvenirs matériels et spirituels que les membres de sa famille, ceux et celles qu'elle a tant aimés, lui ont laissés. En discutant de son état de vie actuel, Antoinette s'exprime de cette façon :

Si les murs de cette maison pouvaient parler, ils en auraient des histoires de joie et d'amour familial à raconter. Là, c'est le silence, mais les souvenirs sont là quand même. C'est ça qui me donne le désir de continuer à vivre longtemps, si c'est la volonté du bon Dieu. Je suis loin d'être prête à m'en aller, ça c'est sûr !

De fait, à la suite de cette veillée en 1978, Antoinette Bourgeois allait vivre jusqu'en 1991, pour mourir au même âge que son père Ulric, soit à quatre-vingt-neuf ans.